

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix, Toucoing: Trois mois. 13.00 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, etc. 18 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place, à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, 34, rue Notre-Dame-de-Victoire (place de la Bourse); à Bruxelles, l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A Roubaix, aux bureaux du journal. A Valenciennes, rue Nationale 12.

ROUBAIX, LE 30 DÉCEMBRE 1882 L'ANNÉE POURRIE

Si quelque futur historien de l'année qui disparaît croit devoir affubler d'une épithète, pour la mieux désigner au mépris de la postérité, nous doutons qu'il en puisse trouver une plus vraie, plus rigoureusement caractéristique, que le titre même de cet article.

Il est rare, en effet, de trouver, dans les annales d'un peuple, une période de douze mois où l'éclipse presque totale du soleil ait si tristement correspondu à celle du vieil honneur français; la faillite des saisons à celle des caractères; l'effroyable gâchis de la température à celui de notre politique; de nos finances et de notre moralité publique.

Notre n'avons pas besoin d'insister sur la perturbation atmosphérique, inouïe, croyons-nous, depuis plus d'un siècle, et cause d'incalculables désastres pour l'agriculture, d'épidémies sans nombre et d'une augmentation considérable du chiffre des suicides, due à cette affection climatique, le spleen, dont nos « bons amis » les Anglais avaient eu, jusqu'ici, le privilège à peu près exclusif.

Mais, si désolant que soit ce tableau, l'impression que laisse dans l'âme du patriote et du philosophe chrétien la revue analytique de 1882, sous le triple aspect de notre situation extérieure, de notre état social au dedans, et du niveau moral et intellectuel du peuple, — cette impression est bien autrement douloureuse.

Depuis les lugubres années qui signalèrent la fin du Moyen-Age, jamais, au cours de ses douze siècles d'histoire nationale, ce peuple, qui mesure à la hauteur des bords la profondeur des chutes, et qui, au revers de son blason, respalendissant de toutes les gloires, avait dû inscrire des désastres et des humiliations sans pareils, — comme ses triomphes, — jamais ce peuple n'était tombé si bas!

Certes, l'impérialité et la peur des mandataires publics, dans la conduite de no-

tre politique extérieure: — l'abandon de l'influence six fois séculaire de la France en Orient; la permission octroyée à l'Angleterre de faire de la Méditerranée un lac anglais, par l'annexion virtuelle de l'Égypte à son empire colonial; les tâtonnements, les hésitations, les demi-mesures tardives de M. Grévy et de ses ministres, par rapport au Tonkin, à Madagascar, au Congo; enfin, la non-occupation de Tripoli; chef de l'Afrique septentrionale (1), — faute immense, irréparable peut-être, due à la plate concendance des hommes qui nous gouvernent « pour notre excellente alliée », l'Italie, — tout cela est navrant et peut fait pour nous rendre fiers de cette année 1882.

La aussi, l'observateur de bonne foi est obligé de constater une mollesse, un avachissement, qui décèlent un état morbide du corps politique sinon incurable, du moins d'une extrême gravité. Quant à la politique intérieure proprement dite de la France, en 1882, digne héritière et continuatrice des funestes errements de trois années précédentes, elle a creusé plus profond encore l'abîme où la société même, convenue par les crises économiques et les haines religieuses, est menacée de se gloutir.

Dans le même temps, nos politiciens démontaient au monde entier, par leurs fantasmagories budgétaires et leurs largesses aux dépens des contribuables, que si la République n'est pas le gouvernement qui nous divise le moins, — ainsi que le disait (sans, d'ailleurs, en croire un traître mot) M. Thiers, elle est assurément celui qui nous soustrait le plus.

Guerre anti-sociale des anarchistes et des collectivistes contre la bourgeoisie (en attendant qu'ils se dévorent entre eux); — guerre anti-religieuse des socialistes-athées-penseurs contre l'Église catholique; — voilà donc, jusqu'ici, le legs le moins contestable de 1882. Les affaires de Montceau-les-Mines et de Lyon sont tout au plus des engagements d'avant-postes, dans la grande bataille que l'aveuglement du Parlement et des ministères peut faire redouter.

Et dans l'ordre intellectuel et moral, quel inextricable gâchis!... Pour employer le mot original et tout récent d'un député de la Droite: « Si le diable y laissait tomber sa fourche, il ne serait jamais assez malin pour l'en retirer! » Toutes les notions du bien et du mal, du beau et du laid, du juste et de l'injuste, sont renversées, brouillées, confondues, — comme les langues dans la Babel biblique.

Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le noble fils des Croisés, administrateur d'une *Timbale* quelconque, jus-

qu'au petit bourgeois, c'est une fièvre d'agiotage et de gains illicites, sans autre antidote que le *Krack*. L'un englutit des centaines de millions; l'autre, quelques milliers de francs à peine; mais, abstraction faite de l'énormité du sinistre qui frappe les clients de celui-ci, tous deux sont également la proie et la victime de la bête toute-puissante à notre époque: LE SENSUALISME.

Qu'importent les moyens, pourvu qu'on jouisse, et qu'on jouisse vite? — car la vie est courte et l'existence incertaine! Sur les sommets, comme dans les humbles couches de la société; dans la finance, le commerce, la littérature et le théâtre, — aussi bien qu'à l'usine, à l'atelier, au chantier; — sous les lambris dorés du riche capitaliste, comme sous le toit gris du pauvre artisan, partout on retrouve cette lamentable perversion du sens moral, cette poursuite à outrance des volupés brutales, ce flot irrésistible de hontes, de trivialités, de pourritures.

Un grand philosophe, peu suspect de cléricisme, Montesquieu, a écrit quel que part cette sentence admirable, vérifiée par l'histoire de tous les temps: « Quand le sentiment religieux se perd chez un peuple, ce peuple est sur la voie de la décadence. » Et la Foi seule referra l'âme de la Patrie.

LES TÉLÉGRAPHES ET LA DÉFENSE DU TERRITOIRE La discussion devant la Chambre des députés du projet de budget extraordinaire pour 1883 donna lieu récemment à un intéressant débat sur la télégraphie souterraine. Elle fournit à l'administration des postes et télégraphes l'occasion d'affirmer une fois de plus les avantages de la télégraphie souterraine au point de vue de la défense du territoire.

Cette espèce particulière de télégraphie est dite souterraine parce que les fils conducteurs de l'électricité sont enroulés dans le sol au lieu de rester apparents, comme ceux de la télégraphie aérienne ordinaire. Le câble télégraphique se compose alors d'un nombre variable de fils, complètement isolés les uns des autres. Le câble est en outre isolé lui-même par une enveloppe de gutta-percha, recouverte de chanvre goudronné et protégée contre les chocs extérieurs, soit par une armature de fils de fer comme en Allemagne, soit par des conduites en fonte, comme en France.

Ce sont les Allemands qui, toujours préoccupés de développer, au suprême degré, leur outillage militaire, ont les premiers imaginé de relier leurs places fortes par des lignes télégraphiques souterraines. Leur réseau, commencé en 1876, est aujourd'hui complètement terminé. Il rayonne de Berlin dans toutes les directions et va même se souder, par la ligne Emden-Greetsiel, avec des câbles sous-marins.

Le câble allemand a sept conducteurs

isolés les uns des autres, pouvant par conséquent transmettre simultanément sept dépêches différentes. Il est enterré à 1 mètre de profondeur et recouvert de 10 centimètres de terre fine ou de sable. Le reste de l'excavation est rempli par les terres provenant du déblai. Le câble français se compose de trois câbles isolés, mais réunis par un enveloppe commune. Chaque câble contenant trois conducteurs, on peut transmettre neuf dépêches en même temps sur une seule ligne.

Le fonctionnement de la ligne est toujours assuré, en Allemagne et en France, quelles que soient les circonstances atmosphériques. Les communications sont donc certaines aussi longtemps que la ligne n'a pas été détruite intentionnellement en l'un quelconque de ses points. Les intérêts militaires trouvent à cette permanence des communications un avantage manifeste et considérable, sur lequel il serait superflu d'insister. Aussi sont-ce les départements de la guerre qui, dans les deux pays, ont pris l'initiative de la construction des lignes télégraphiques souterraines.

Les détracteurs des procédés employés en France ont cherché à établir que les Allemands se seraient, au point de vue stratégique, procuré sur nous une certaine supériorité en établissant leurs lignes en plein champ où, dit-on, il est plus difficile à l'ennemi de les découvrir et, partant, « les détruire. On a reproché à M. Cocheret d'avoir systématiquement établi nos lignes souterraines sur les accotements (parties non empierrées), des routes nationales, à égale distance du bord de la route et du fossé.

Ces critiques sont spécieuses. Quelles que soient les précautions prises, on ne parviendra jamais à soustraire une ligne souterraine aux investigations de l'envahisseur. Ne scrupelle-t-on pas qu'en septembre 1870, le gouvernement français avait très-secrettement immergé dans la Seine un câble ayant pour objet de maintenir les communications entre Paris et Rouen? Il suffit de la trahison d'un habitant du Pecq pour révéler aux Allemands l'existence du câble. Mais si ce misérable n'avait pas vendu notre secret à l'ennemi, celui-ci n'aurait point tardé à le découvrir en faisant draguer le fleuve en amont et en aval, comme il n'y manqua pas, d'ailleurs, par la suite. Ce n'est qu'une question d'heures.

La télégraphie souterraine est manifestement inapte à assurer le maintien des communications d'une placée assiégée avec le reste du territoire. Les militaires ne se font aucune illusion à ce sujet. Elle a encore un autre inconvénient: c'est que la réparation des lignes est extrêmement longue et difficile. Les auteurs militaires recommandent, en effet, aux corps de partisans, chargés de mettre hors de service une ligne souterraine, de recourir soigneusement l'enveloppe de chanvre, après avoir coupé les fils. Il faut alors débayer une étendue, souvent considérable, de tranchée pour découvrir le point à réparer.

Sous ce rapport, le système français possède encore sur le système allemand cet avantage, que nos conduites en fonte ne peuvent, quand elles sont détruites — et il faut les briser pour atteindre les fils — être remises en état comme l'enveloppe de chanvre de nos voisins. Néanmoins, les communications souterraines ne sont vraiment utilisables

en temps de guerre que sur les parties des territoires non occupés par l'ennemi.

Mais l'autorité militaire possède heureusement un autre moyen — celui-ci infailible — de maintenir les communications d'une place investie avec le reste du territoire: il consiste dans l'emploi de la télégraphie optique, dont nous parlerons prochainement. On n'aura encore à investir et à affamer les places de guerre. Mais, grâce à la télégraphie optique, on ne pourra empêcher l'échange constant de dépêches entre les assiégés et l'extérieur, ou inversement entre l'extérieur et la place. C'est toute une transformation dans l'art de la guerre. Combien différente eût été notre situation en 1870-71, si nous avions pu communiquer télégraphiquement avec les garnisons de toutes nos places fortes: Strasbourg, Metz, Belfort, Paris!

Voici les renseignements que nous apportent nos confrères du soir: La Réforme: Ville d'Avray, 2 heures. MM. les docteurs: Lannelongue et Sirey ont visité aujourd'hui M. Gambetta qu'ils ont trouvé sommeillant. La poussée inflammatoire vers la peau, qui avait paru hier, s'est notablement atténuée, et la fièvre a diminué. L'état général se maintient toujours bon.

La France: Ville d'Avray, 3 heures. Les docteurs Trélat, Verneuil, Charcot, Lannelongue, Sirey, Fienzal, sont arrivés à neuf heures chez M. Gambetta. Ils ont examiné le malade et se sont ensuite consultés. Ils ont été d'avis que l'opération, présentant les plus grands dangers, ne pouvait avoir lieu sur le bras.

Cette consultation a duré deux heures. Ce soir, à cinq heures, les mêmes docteurs se réuniront aux Jards pour prendre une décision définitive. Le péril que'elle entraîne avec elle, l'opération est tellement considérable en l'état, que les médecins se demandent s'il ne serait pas préférable de laisser la nature agir. La situation de M. Gambetta est considérée, dans l'entourage, comme laissant très peu d'espoir. Quant au malade son abatement est extrême. M. Gambetta a fait son testament mardi dernier. Les amis personnels qui ont été aujourd'hui aux Jards n'ont pu pénétrer jusqu'au près du malade.

Le Télégraphe: Cinq heures. — Voici, nous assure-t-on, la diagnose de l'un des médecins consultants: « Irritation du cerveau; inflammation des sinus; envahissements; indice de tumeur; fièvre; état moral satisfaisant; situation grave, sans être désespérée. » L'Agence Havas nous télégraphie dans la nuit: Paris, 30 déc., 11 h. soir. L'état de M. Gambetta s'est légèrement amélioré dans la soirée, mais la situation est toujours considérée comme grave.

Paris, 31 déc., 1 h. matin. Dans la consultation qui a eu lieu à quatre heures, il a été constaté que l'état d'inflammation local est en voie de résolution. L'état général est satisfaisant. Signé: Charcot, Verneuil, Trélat, Paul Bert, Sirey et Lannelongue.

— Je vous approuve entièrement, mon ami. C'est ainsi que des hauteurs de leur amour immobile au devoir, ils se retirèrent pour l'éternité.

LA MISSION DU CAP HORN On n'était pas sans inquiétude sur le sort des mâchons partis voilà tantôt six mois pour le cap Horn, à bord du navire de l'Etat la *Romanche*. D'excellentes nouvelles, arrivées hier à Paris, tranquilliseront les familles des courageux officiers de marine et du docteur qui ont entrepris ce long voyage. L'expédition, formée à Cherbourg sur l'initiative du gouvernement français, est partie avec de bien précieuses ressources. Quand on songe que ces braves marins ont pour deux ans à stationner au cap Horn, dans ces parages désolés qui couvrent tout le bout du monde le plus désolé de tous, et qu'on leur a marchandé les subsides au moment du départ, on sent augmenter l'estime qu'on a pour eux, et diminuer celle qu'on pourrait avoir pour les chipteurs de nos ministères.

Deux ans au Cap-Horn, pour y faire des études sur le magnétisme terrestre, sur les orages, sur les courants, sur la cosmographie, sur l'histoire naturelle, voilà un programme qui donne froid dans le dos, si l'on n'oublie pas que les matelots, quand ils coulent le cap terrible, enfoncent déjà toutes leurs hardes et s'enveloppent les mains pour ne pas geler. C'est à l'extrémité sud de la Terre de Feu, bien au-dessous du détroit de Magellan, que se trouve le point de départ des études scientifiques que nos officiers vont faire d'après des programmes rédigés par les membres de l'Institut. Loin de moi l'idée d'être désagréable à qui que ce soit, mais je ne puis m'empêcher de mettre en parallèle l'honorable savant ouaté, bien vêtu, qui, au coin de son feu, pose sur quelques feuilles de papier un gros problème, et les braves gens qui mettront deux ans de leur vie à le résoudre, s'ils y parviennent malgré mille dangers.

Au cap Horn, il n'y a guère que des sauvages et des landes mortes. Les jours y durent vingt-trois heures l'été, comme au moment. Mais quand notre été nous reviendra, ce sera l'hiver dans l'autre hémisphère, et ce seront les nuits qui auront alors vingt-trois heures. Imaginez-vous la vie, deux ans desuite, dans ces conditions! L'expédition ne compte que des savants choisis dans le corps de la marine, officiers de vaisseau ou docteurs. On n'a peut-être pas oublié que les postulants s'étaient fait inscrire à l'envi, et que devant le retrait du crédit qui devait être affecté à l'expédition pour la rendre plus pratique, pas un de ces officiers ne se retira. Ils partirent quand même, un peu par amour-propre du métier, par dignité professionnelle, comme on voudra.

La *Romanche*, disent les renseignements qui nous sont communiqués, est arrivée au Cap-Horn le 6 septembre, après une bonne traversée. Depuis lors les membres de l'expédition ont été occupés sans relâche à édifier sur le rivage désert de la Terre de Feu les maisons et les laboratoires qu'ils avaient dû emporter tout démontés de Cherbourg, de telle sorte qu'il n'y eût qu'à débarquer les pièces de chaque habitation et à les ajuster bout à bout. A la date du 22 octobre, ils étaient à peine installés; et ce long délai s'explique par la nature marécageuse du terrain qui rend très difficile tout genre de construction. Le moral était excellent; la santé de chacun était parfaite, et le champ de nos études, dit la lettre à laquelle nous empruntons ces lignes, est tellement immense, que tout ennui et toute tristesse sont dissipés pour longtemps. Voilà un beau langage. Souhaitons à nos compa-

— Quel admirable talent! dit-elle, et que vous avez gagné, depuis là-bas, où près de vous, cependant, nous paraissions déjà deux écoblères... Tous les bons génies étaient donc autour de votre berceau? Mina, elle resta muette, mais de quel regard elle enveloppa le cher artiste! Ils convièrent ensuite des heures de leçons pendant lesquelles, excepté pour Mlle d'Orlandes, la porte de la marquise restait rigoureusement fermée.

— Mon petit Jean, dit Mina, commence à dessiner avec goût, je désire qu'il soit un jour travaillant entre nous... Il ne fait pas que celui qui habite avec moi cette maison puisse nous attendre d'un soupon.

— Il m'a tout défilé si vite!

FEUILLETON DU 1^{er} JANVIER 1883.

— 48 —

ENVERS ET CONTRE TOUT

TROISIÈME PARTIE

Le surlendemain, à deux heures, lorsque André Bernard se présenta chez la marquise de la Boissière, ce fut Mlle Dumont qui le reçut. « Mina va venir dans un moment, dit-elle. Jean est souffrant, et elle est avec le médecin près de lui. — Son fils! elle a un fils! — Mlle Dumont raconta la triste histoire. — Oh! que je la reconnais bien là! fit André. — Ceci a été le commencement de tout. Quelle vie nous mènons! Moi, ça ne compte pas, mais elle! Il n'y avait pas six mois qu'elle était mariée, que je m'aperçus qu'elle était trompée. Elle avait habité du roman de son cœur et de son imagination un être... Enfin n'en parlons plus; j'ai assez mangé de charité pour aujourd'hui. Savez-vous à quoi j'ai songé depuis

que Mina m'a appris votre rencontre? A la sauver de cette horrible langueur qui la mine, en lui rendant son goût sivil pour les arts.

Elle était très remarquablement douée. — Elle a tout abandonné, mais je compte sur vous pour la remettre dans cette voie; vous lui donnerez des leçons, les occasions de vous voir deviendront ainsi toutes naturelles, vous reprendrez votre bonne camaraderie d'autrefois... On m'a dit que vous n'étiez point marié, que vous ne vous marierez pas? — Jamais. J'ai donné ma vie à l'art et à la science.

— Et la gloire vous a épousé... Tant de mieux, vous serez plus à nous. Il s'agit du salut de Mina. Le médecin est frappé de son dépitement. — Prenez garde, m'a-t-il dit hier, de ces mélancolies-là on en meurt. A l'âge de la marquise, le cœur a besoin d'être rempli par un sentiment exalté, c'est dommage que n'ayant pas d'enfants, elle ne puisse trouver un dérivatif honnête. Jean ne suffit pas, puis il lui rappelle trop de choses pénibles. J'étais bou levé, et lorsqu'elle fut partie pour ce bal chez les Verrières, je me suis jetée aux pieds de Dieu, et je l'ai supplié de nous venir en aide.

et dont elle veut faire son atelier; on y a mis aussi un piano.

En écoutant Mlle Dumont, André avait peine à cacher, sous un air de satisfaction tranquille, la joie profonde qui lui causaient ces projets. — Leur cher passé allait être ainsi renoué au présent sans trouble et sans secousses, sous la plus sainte des égides: le travail. Vivre dans l'intimité de celle qu'il aimait, remplacer dans son cœur, Mlle Dumont le laissait clairement entendre, les tendresses perdues, devenir tout pour elle, comme elle était tout pour lui... Ce qui, la veille encore, lui paraissait un rêve si téméraire était une proche réalité. André sentait travailler en lui toutes les ardeurs de sa jeunesse, mais il sentait aussi que cette passion, il aurait la force de l'envelopper dans le respect qu'on a pour une sœur. Il rejeta bien loin la possibilité que la jeune femme, dans un de ces jours d'affreuse lassitude où tout les ressorts de l'être se mieux tressent, détendus sous l'effort répété d'une lutte sans fin, semblent prêts à se briser, puis oublier qu'elle ne s'appartenait plus. Cette pensée, qui ne fit que traverser son esprit, y causa même une sensation douloureuse: Mina déçue, cet ange tombé à terre, cette douce martyre se ses larmes pour pleurer sur elle, et lui, le complice, il se ferait l'auteur d'un sacrilège. C'était un grand amour renaissant dans un grand cœur.

— Craignez-vous, reprit Mlle Dumont, que vos travaux ne souffrent du temps que nous vous demandons? — Oh! nullement. J'accepte, bien heureux et bien touché de votre confiance. — J'ai appris à vous connaître pendant cinq mois à Rosenhal, et ce que je sais de votre noble et laborieuse existence me laisse sans une arrière-pensée... — Merci!

On voit que l'excellente demoiselle n'était pas encore aussi « vieille » qu'elle le croyait; heureusement, pour son inexpérience des passions, elle avait affaire à deux êtres d'élite, prêts à tous les courages.

— J'ai envie, reprit André, de faire aborder la sculpture à notre cher *dansoiselle*, ce sera de l'inconnu, et l'airait sera plus viv. Une portière s'écarta dans un coin du salon, et Mina parut. — J'ai beaucoup entendu et un peu écouté, dit-elle en s'avancant souriante... Puis, tendant une main à André, et l'autre à Mlle Dumont: — Mes bons amis, mes seuls amis! si l'été d'une voix attendrie.

— Ah! quelle vie manquée! ajouta-t-elle; si elle ne pouvait m'être qu'un vilain cauchemar! si nous étions là tous trois dans le salon de Rosenhal! Mais que je veux de Dieu soit fait, et qu'il soit béni pour vous avoir ramené à moi à cette heure de détresse, monsieur André. J'ai souvent regretté de n'avoir pas de frère, vous serez ce frère. Nous nous entendrions si bien, nous avions si bien les mêmes goûts. Nous pourrions dire que je veux devenir artiste, une vraie, jeter dans l'art tous mes pauvres rêves, tout ce qui m'étouffe là. J'en mourrais dévorée, je vais revivre, mais il fallait vous pour ce miracle; un autre, un étranger, quel que fût son talent, eût été impuissant. Car, près de vous, je puis revivre la Mina de là-bas, oublier ma chaîne. Vous savez-vous que le soir de votre arrivée, je vous ai joué dans la serre les plaintes d'une captive? Eh bien! je vous aime, mon cœur, mon cœur, enfermés dans une douleur si grande, si grande, qu'il me semble parfois qu'elle va jusqu'au

ciel, et qu'elle me le cache.

— Depuis sept ans, dit André d'une voix qui s'élevait, j'ai fidèlement, tendrement gardé votre souvenir. Vous avoir revu, enrir intimement dans votre vie, est pour moi un bonheur tel, que les mots me manquent pour l'exprimer. De ce jour, je me donne à vous, je vous appartiens de toute la force d'une affection que Dieu pourra bénir, croyez-le. Elle lui prit la main, et la serrant doucement: — Cela est digne de vous, fit-elle; puis elle ajouta: allons voir l'atelier.

— C'était une pièce vaste et claire, située au second étage, et ouvrant sur le jardin de l'hôtel deux grandes fenêtres. André déclara le jour excellent. Dans un coin il reconnut le piano du petit salon blanc de Mina, à Rosenhal. Il s'ouvrit et laissa courir ses doigts sous l'inspiration. Ce que sa bouche devait taire toujours à son amie, il le lui dit là avec une intensité de passion et de douleur qui secoua d'un frisson Mina, accoudée toute pâle au bord du piano.

— Je vous approuve entièrement, mon ami. C'est ainsi que des hauteurs de leur amour immobile au devoir, ils se retirèrent pour l'éternité.

— C'est ainsi que des hauteurs de leur amour immobile au devoir, ils se retirèrent pour l'éternité. C'est ainsi que des hauteurs de leur amour immobile au devoir, ils se retirèrent pour l'éternité.

— C'est ainsi que des hauteurs de leur amour immobile au devoir, ils se retirèrent pour l'éternité. C'est ainsi que des hauteurs de leur amour immobile au devoir, ils se retirèrent pour l'éternité.